

L'ÉCRITURE SAINTE DANS LA LITURGIE

L'Écriture Sainte et la liturgie sont de précieux présents de Dieu à son épouse l'Église : toutes deux sources de vie divine, toutes deux expressions sensibles du Logos incarné. Mais la plus indispensable des deux est la liturgie, artère vitale du Corps mystique du Christ. L'Église peut subsister sans l'Écriture Sainte, et elle a existé, au premier siècle, avant que fussent rédigés les Évangiles et les Épîtres des Apôtres; mais elle ne peut exister sans la liturgie qui porte en elle sa vie sacramentelle et sacrale. C'est ce que confirment les plus récentes recherches. Ainsi le texte des paroles de l'institution de la sainte eucharistie, par lesquelles s'accomplit la consécration à la messe, est déjà influencé par la liturgie primitive¹; les cantiques de l'Évangile selon saint Luc : le *Gloria* des anges, le *Magnificat* de la Sainte Vierge, le *Benedictus* de Zacharie, le *Nunc dimittis* du vieillard Siméon, ont vraisemblablement tous été chantés, dans la liturgie de Jérusalem, dès avant la rédaction de cet Évangile².

Sans doute, l'Église a pour fondement la révélation divine, au sein de laquelle l'Écriture Sainte tient le rang le plus élevé parce qu'elle est la parole divine, inspirée; mais elle n'en est point la partie la plus indispensable. Le fondement dernier de toute la doctrine de l'Église, c'est la tradition orale dont le cœur est la liturgie.

La liturgie est donc un élément vivant, qui assigne à la parole de l'Écriture elle-même, dès lors que celle-ci entre

1. Cf. FRITZ HAMM, *Die liturgischen Einsetzringsberichte im Sinne vergleichender Liturgieforschung untersucht-Liturgiegeschichtl. Quellen und Forschungen*, fasc. 23, Münster, 1928, p. 2.

2. Cf. HUGUES BENVENOT, *Alte und Neue Lukanische Quellen*, *Theol. Quartalschrift* 110, Tubingue, 1929, p. 444.

dans son organisme, une fonction particulière. La liturgie est le mystère cultuel au cours duquel l'œuvre de rédemption de Dieu dans le Christ nous est rendue présente sacramentellement afin que nous y participions de façon immédiate et vivante, et que nous devenions par là même membres du Christ. La liturgie réalise donc la révélation permanente du Christ, notre Sauveur.

L'Écriture est la parole par laquelle Dieu nous parle et se révèle à nous. Les desseins éternels de Dieu relativement à notre salut y sont exprimés en paroles humaines et fixés par écrit, de sorte que, dans la parole, c'est Dieu lui-même que nous trouvons. Le rapport de la liturgie à l'Écriture Sainte est donc connexe au rapport entre le mystère et le Logos. Dans l'une comme dans l'autre, c'est la volonté rédemptrice de Dieu qui est agissante et présente : dans la liturgie, par l'action sacrée que la Parole vient commenter et accomplir — dans l'Écriture, par la Parole seule.

Mais de même que ni les mystères du culte ni la Parole de l'Écriture ne sont transmis immédiatement à l'individu, mais à l'Église, de même c'est l'Église seule qui peut nous transmettre, de façon correcte et régulière, les sacrements et l'Écriture ainsi que leur interprétation.

Paschase Radbert a exprimé de la façon suivante le lien étroit qui existe entre le mystère et le Logos scripturaire : « L'Incarnation de Dieu est appelée à bon droit un mystère ou sacrement... mais il y a aussi un sacrement dans les divines Écritures, partout où l'Esprit-Saint opère efficacement quelque chose par des paroles¹ : « *efficaciter loquendo operatur* ».

Nous avons donc ici côte à côte le mystère primordial de la Rédemption, dont le culte est la célébration mystique, et le mystère de l'Écriture Sainte. La liturgie, en tant que mystère, est essentiellement liée à des symboles et a besoin, pour autant qu'elle est parole, du langage symbolique.

L'Écriture Sainte, Parole de Dieu qui reçoit sa forme de l'Esprit-Saint, a également un caractère symbolique, car elle exprime, à l'aide de mots humains, des vérités

1. P. L., t. 120, col. 1275 sq.

suprahumaines, divines; elle est, de ce fait, un symbole qui opère la réalité qu'il montre.

Aussi le contenu verbal de la liturgie est-il emprunté, pour la plus grande part, à l'Écriture; mais en devenant un élément de l'action cultuelle, celle-ci prend un caractère dramatique, dynamique; associée au mystère, elle nous devient personnellement présente : c'est en quelque sorte de la révélation mise en scène. Le « *dicit Dominus* » de l'Ancienne Alliance devient présence vivante de la parole de Dieu; le « *dixit Jesus discipulis suis* » introduit des paroles du Christ qui s'adressent à nous de façon immédiate. Un événement historique, unique, du fait qu'il est intégré dans le mystère du culte, est transformé en valeur d'éternité, impérissable, perpétuelle, devient une réalité actuelle et vivante.

Le contenu verbal de la liturgie, formé en majeure partie d'extraits de l'Écriture, se divise, pour l'essentiel, en deux catégories : les lectures et la prière.

*
**

Les lectures occupent une large place dans la liturgie. Elles se subdivisent à leur tour en deux groupes : les lectures de la messe et celles de l'office divin, que nous appelons le « Bréviaire ».

Quoique les lectures du Bréviaire constituent une base plus large, nous partirons des lectures de l'avant-messe, qui sont plus connues.

C'est un trait spécifique de la liturgie qu'elle intègre dans son propre organisme chacun des textes scripturaires qu'elle utilise. Ce principe vital, c'est l'économie du salut dans le Christ et l'Église, c'est-à-dire l'actualisation de la Rédemption que le Christ continue d'accomplir sans cesse avec et par l'Église. Par là, l'Église nous rend présente, actuelle, la parole scripturaire; par exemple, lorsque nous entendons lire, dans l'épître du lundi après le premier dimanche de Carême : « Comme un pasteur visite son troupeau lorsqu'il se trouve au milieu de ses brebis dispersées, ainsi je visiterai mes brebis, et je les

délivrerai de tous les lieux où elles avaient été dispersées au jour du nuage et de l'obscurité », c'est le Christ qui appelle ses brebis encore plongées dans les ténèbres du paganisme; ce jour-là, on inscrivait leurs noms sur les listes des catéchumènes, pour les conduire à la liberté des enfants de Dieu. Aujourd'hui encore, il nous rassemble du milieu de nos ténèbres et de nos distractions : « Je chercherai ce qui était perdu, je ramènerai ce qui était égaré, je panserai ce qui était blessé, je fortifierai ce qui était faible, je conserverai ce qui était gras et vigoureux. » Ce sont là des paroles actuelles pour chaque époque.

L'évangile du même jour nous montre le roi qui sépare les brebis des boucs et appelle dans son royaume les bénis de son père, et précipite les maudits dans le feu éternel. Cette séparation des esprits, qui commence au jour de l'admission au catéchuménat et s'achève au jugement dernier, est placée ici dans la présence du Christ eucharistique attendu dans la consécration, et est réalité pour la communauté qui prend part à la célébration du mystère.

C'est encore l'économie du salut qui se révèle dans l'évangile du bon Samaritain, lorsque le prêtre et le lévite — l'Ancienne Alliance — se montrent incapables de secourir le blessé, tandis que le Samaritain — le Christ — relève le malheureux. Il le mène à l'hôtellerie, l'Église, à qui il donne ses instructions : « Aie soin de lui, et tout ce que tu auras dépensé en plus pour lui je te le rendrai lorsque je reviendrai. » « *Cum rediero* » : c'est-à-dire à la Parousie, lorsque le Christ apparaîtra pour la seconde fois pour donner la récompense éternelle.

*
**

Si chaque lecture de l'avant-messe n'est plus un texte isolé, mais s'intègre dans le grand tout dogmatique — le Christ et l'Église —, cette cohésion est encore renforcée par l'ordre de succession des lectures à travers le cours rythmé du temps dans l'année liturgique.

L'année liturgique suit le cycle annuel des saisons et

associe l'œuvre rédemptrice du Christ aux saisons correspondantes. De même que le soleil domine et détermine le cycle annuel naturel, de même l'Église dispose les mystères du salut au long de l'année religieuse dont le soleil est le Christ; ce soleil se lève à Noël, atteint son apogée à Pâques et fait mûrir les semences à la Pentecôte et pendant la période suivante. Les lectures de l'Évangile et les Épîtres correspondantes sont réparties entre ces fêtes et ces périodes. Ce sont les lectures qui donnent à chaque fête son caractère particulier et actualisent le mystère du salut qu'elles expriment. Ainsi, saint Léon le Grand dit de la célébration de la Passion du Christ : « Nous devons toujours conserver en nos cœurs, dans toute sa dignité, ce mystère de la miséricorde divine, le plus élevé, le plus puissant; mais maintenant il exige une intelligence encore plus vivante et un regard spirituel encore plus pur, car la réalité tout entière de notre salut nous est représentée non seulement par le retour de l'époque, mais aussi par le texte de la lecture évangélique¹. »

Tandis que le thème du temps tient dans le Missel une place beaucoup plus restreinte que dans le Bréviaire, le lieu où se célèbrent les mystères, la station, y est souvent au premier plan. La station aide à voir la réalité biblique pour ainsi dire en perspective, de façon plastique, et donne à la parole scripturaire son volume et sa troisième dimension : la profondeur.

La Ville Éternelle possède deux églises principales : Saint-Jean-de-Latran et Saint-Pierre. La basilique du Latran, la mère de toutes les églises du globe, était en réalité l'église épiscopale de la communauté romaine. C'est là, entre autres, qu'on commençait le Carême, qu'on administrait le baptême pascal. La basilique de Saint-Pierre, elle, était l'église des étrangers, des pèlerins qui se rendaient sur la tombe de saint Pierre. C'est là qu'avaient lieu les cérémonies où s'exprime le caractère universel, œcuménique de l'Église romaine, l'Épiphanie par exemple, et aussi, jadis, la troisième messe de Noël (*in die*). C'est ainsi que s'explique l'introït de

1. P. L., t. 54, 508 D.

ces deux fêtes ainsi que toutes leurs lectures et les chants liturgiques : c'est la proclamation du règne universel du Christ et de sa majesté divine. Je ne puis citer ici, brièvement, que quelques textes, qui s'expliquent d'eux-mêmes à la lumière de ce qui vient d'être dit : « Un Enfant nous est né, un Fils nous est donné; l'empire repose sur son épaule » (introït de Noël). « (Le Fils), splendeur de la gloire du Père et empreinte de sa substance, lui qui porte toutes choses par le Verbe de sa puissance, il opère la purification des péchés et siège à la droite de la majesté, au plus haut des cieux... Mais au Fils (Dieu lui dit) : Ton trône, ô Dieu, existe dans les siècles des siècles, le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité » (épître). « Tous les confins de la terre ont vu le salut de notre Dieu. Acclamez Dieu dans l'allégresse, toutes les créatures terrestres. Le Seigneur a fait connaître son salut : il a révélé sa justice aux yeux des nations » (graduel). « Voici que vient le Dominateur, le Seigneur », chante-t-on à Saint-Pierre pour l'introït de l'Épiphanie, « et la royauté est dans sa main, et la puissance et l'empire. O Dieu, donnez au roi votre jugement, au Fils du roi votre justice. » « Lève-toi, continue l'épître, deviens lumière, Jérusalem, car ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. » L'évangile, lui, nous parle du roi des Juifs qui vient de naître; c'est lui qu'adorent à l'offertoire les rois de Tharsis, lui à qui les rois d'Arabie et de Sabe apportent des présents. « Et tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations le serviront. » Ces deux messes sont donc toutes pleines de textes scripturaires sur la royauté du Christ. C'est l'influence de la même station qui se manifeste, quoique d'une façon différente, le lundi de Pâques, où la communauté qui s'y trouve rassemblée incarne Pierre, lorsque la liturgie chante pendant la communion des fidèles : « Le Seigneur est ressuscité et est apparu à Pierre. » Pierre devient ici l'assemblée présente, bien plus : l'Église tout entière.

C'est dans le parallélisme entre les lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament dans l'avant-messe que se manifeste tout spécialement le rapport de ces lectures avec le mystère célébré; ce parallélisme est souvent évident, mais souvent aussi il n'est discernable que comme une har-

monie cachée. C'est là une illustration frappante du mot de saint Augustin : « *Novum (Testamentum) in vetere latet, vetus in nove patet.* » « Le Nouveau Testament est caché dans l'Ancien, l'Ancien est divinité dans le Nouveau¹. »

Le lien est évident lorsque sont mis en parallèle Moïse qui fait jaillir l'eau du rocher (dans l'épître) et la scène de la Samaritaine au puits de Jacob (dans l'évangile du troisième dimanche de Carême). Ces deux scènes sont des types, des figures de l'eau baptismale, du breuvage eucharistique, du flot de vie de la grâce qui sauve de la mort et conduit à la vie éternelle.

Une autre fois, le rapport ne se révèle qu'après une recherche. Le lundi après le quatrième dimanche du Carême, par exemple, l'épître relate le jugement par lequel Salomon départage les deux rivales, reconnaissant pour la mère celle qui voulait sauver la vie de l'enfant. « Or tout Israël apprit le jugement que le roi avait prononcé, et l'on craignit le roi en voyant qu'il y avait en lui une sagesse divine pour rendre la justice. » L'évangile du même jour parle de la Purification du Temple et de la prédiction, par le Seigneur, de sa résurrection. « Car il parlait de la résurrection de son corps. » On ne peut découvrir aucun rapport entre l'objet du récit évangélique et l'épître. Mais le dernier mot laisse deviner la correspondance cachée : « Mais Jésus ne se confiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui fournît de témoignage sur l'homme; car il savait, lui, ce qu'il y a dans l'homme. » Salomon est donc ici la figure, le type. Si tout Israël était déjà stupéfait de sa science qui n'était pourtant que psychologique, humaine, combien le Christ n'est-il pas plus grand encore, lui qui porte en lui, par essence, toute science et toute sagesse ?

Cette interprétation de l'Écriture, au moyen du parallélisme entre l'Ancien et le Nouveau Testament, qui est propre à la liturgie, est une des méthodes essentielles pour arriver à une représentation vivante de l'Écriture;

1. *Quaest. in Hept.*, lib. II, quaest. 73: P. L., t. 34, col. 623.

c'est ainsi que les peintures des catacombes, elles aussi, interprètent l'Écriture au sens mystérique¹.

Une idée qui joua un grand rôle dans le choix des lectures évangéliques est celle de la Parousie, de la seconde venue du Seigneur. Ce retour du Seigneur, pour le jugement, qui s'annonce tout de suite après la Pentecôte, prend un relief de plus en plus grand, jusqu'à ce qu'elle clôtüre l'année liturgique sur la description prophétique, terrible, du jugement dernier. Mais on peut dire que l'idée de la Parousie est dominante aux fêtes des saints qui n'ont pas de messe propre. Nous célébrons la mort des saints qui fut jadis pour eux, et qui, pour nous, est maintenant, par eux, une parousie du Christ. « Le Fils de l'Homme viendra dans la gloire de son Père, avec ses anges, et il jugera chacun suivant ses œuvres » (saints martyrs). « Le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. S'avancant, celui qui avait reçu cinq talents en présenta cinq autres, en disant : Seigneur, vous m'aviez remis cinq talents, en voici cinq autres que j'ai gagnés en surplus. Son maître lui dit : Bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle dans des choses minimes : je t'établirai maître de beaucoup; entre dans la joie de ton maître » (saints pontifes). « Heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillant... Et si c'est à la deuxième ou à la troisième heure qu'il les trouve ainsi, heureux sont-ils!... Vous aussi, tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'Homme viendra » (saints confesseurs). « Je vous le dis en vérité, vous qui m'avez suivi, lorsqu'au jour du renouvellement le Fils de l'Homme siégera sur son trône de gloire, vous aussi vous siégerez sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël » (saints abbés). « Au milieu de la nuit, une clameur retentit : Voici l'Époux qui vient, allez à sa rencontre!... Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure » (vierges). « Ainsi en sera-t-il à la fin des temps : les anges sortiront et sépareront les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront

1. Cf. ILDEFONS HERWEGEN, *Christliche Kunst und Mysterium*, Münster, 1929, pp. 14 sq.

dans la fournaise enflammée : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents » (veuves).

Ce rappel du Jugement dernier qui prend ici un relief si saisissant c'est, pourrait-on dire, l'idée fondamentale de la lecture évangélique de l'avant-messe : l'apparition du Christ parmi nous — la parousie. L'Évangélicien, symbole du Christ, est apporté, accompagné de cierges allumés et d'encens : c'est le point culminant de l'avant-messe. C'est le diacre, le premier assistant du prêtre, qui fait la lecture. La parole évangélique est la voix du Christ qui est présent parmi nous en esprit. La parousie eucharistique du sacrifice est précédée ici de la parousie du Logos.

Il suit aussi de là que les lectures sont intégrées dans le domaine du mystère, c'est-à-dire qu'elles contribuent à rendre présente parmi nous l'œuvre de salut du Christ.

Les lectures de l'avant-messe avaient et ont pour but l'enseignement; mais elles ne parlent pas de la même façon aux catéchumènes et aux baptisés. L'avant-messe s'appelait aussi messe des catéchumènes. On y admettait ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême, afin que les lectures leur fassent connaître les vérités chrétiennes. Mais les chrétiens baptisés, à qui ces lectures apportaient un enseignement supplémentaire, mais à qui le mystère était déjà dévoilé, voyaient aussi le lien entre la parole, le Verbe et le Christ eucharistique. On peut leur appliquer ce que le Seigneur disait déjà aux apôtres : « A vous, il vous est donné de comprendre les mystères du royaume de Dieu; mais aux autres, il est parlé en paraboles. » Là où les uns ne font qu'entrevoir dans la foi, les autres trouvent le contenu réel de leur foi.

*
**

L'avant-messe est complétée par les lectures du Bréviaire : tout d'abord les leçons de l'office de nuit, les matines, mais aussi les *capitules* des différentes heures, qui sont plutôt le rappel de ces leçons.

A l'origine, les vigiles constituaient l'avant-messe qui était célébrée pendant la nuit, et à laquelle succédait im-

médiatement, à l'aube, le sacrifice eucharistique. Le principe fondamental de ces lectures du Bréviaire est la *lectio continua*, la lecture ininterrompue de l'Écriture Sainte. La répartition des livres de la Bible et leur attribution à des périodes déterminées révèle un second principe constitutif, celui du temps.

Pendant les périodes de préparation c'est l'Ancien Testament qui a la préférence; aux époques festives, au contraire, c'est le Nouveau Testament qui domine. Ainsi l'Avent, pour nous préparer à la venue du Christ, emprunte ses lectures au prophète Isaïe; le temps de Noël les prend aux Épîtres de saint Paul. Pendant le Carême, de la Septuagésime au dimanche de la Passion, on lit les Livres de Moïse, en commençant par la Genèse; puis, pendant le temps de la Passion, le prophète Jérémie. Le temps pascal tout entier, qui est une période festive, est consacré au Nouveau Testament : Actes des Apôtres, Apocalypse et Épîtres. Après la Pentecôte, on reprend l'Ancien Testament : les lectures montrent, en commençant par le Livre des Rois, l'édification du royaume du Christ suivant le plan du royaume de l'Ancienne Alliance qui en est la figure. L'organisation extérieure du peuple de Dieu atteint sa plus grande perfection avec Ézéchias, dont le quatrième livre des Rois nous dit « qu'il n'eut pas son égal après lui parmi les rois de Juda, ni parmi ceux qui l'avaient précédé » (xviii, 5). A partir du premier dimanche d'août, alors que l'été est à son apogée, à l'époque de la maturité et de la moisson, on passe à la structure intérieure de l'Église par la lecture des livres sapientiaux. En septembre, où le déclin de l'année est déjà sensible, où la lumière succombe peu à peu à l'obscurité, on commence les livres de la souffrance et de la lutte : Job, Judith et Esther. Le mois d'octobre nous présente le combat héroïque des Macchabées pour le royaume de Dieu, le triomphe de la victoire dans la défaite extérieure. Le mois de novembre, qui est déjà tout entier sous le signe de l'obscurité hivernale, nous amène, sous la conduite des prophètes Ézéchiël et Daniel et des douze petits prophètes, parallèlement à l'annonce de la Parousie qui remplit les évangiles de cette période, à la fin du monde et au jugement dernier.

L'office divin, dans son principe, nous fait donc parcourir toute l'Écriture Sainte, dont la répartition sur des périodes déterminées de l'année naturelle et liturgique suggère une foule de thèmes d'interprétation. Du fait même que les différents livres bibliques, historiques, prophétiques et sapientiaux sont groupés et attribués à des parties déterminées de l'année liturgique, les lectures scripturaires du Bréviaire gardent toujours un contact étroit avec le sacrifice eucharistique et participent à son caractère mystérieux, de sorte que l'Écriture reste toujours une présence vivante et actuelle et n'est jamais simplement le souvenir d'un passé lointain.

Il faut remarquer aussi que les lectures scripturaires du Bréviaire trouvent un ample commentaire dans les lectures des Pères, et que ces textes patristiques, eux, sont pour la plupart des homélies que les grands Docteurs prononcèrent pendant la synaxe liturgique. Le lien entre les lectures scripturaires et l'action liturgique subsiste donc toujours, même dans le Bréviaire.

*
**

Toute célébration de la liturgie est essentiellement prière. Les lectures didactiques elles-mêmes, dans la liturgie, sont devenues des sources de prière. Le passage de la lecture à la prière apparaît nettement dans les répons, chants alternés qui font suite aux lectures. Ils représentent l'écho de la lecture dans l'âme des fidèles et sont en quelque sorte la transposition lyrique du texte didactique. C'est pourquoi le ton simple de la lecture y fait place aux richesses musicales de la mélodie.

Le maître lit — le myste prie. Le texte des répons est souvent la répétition textuelle d'un passage de la lecture, et pourtant les mêmes paroles ne sont plus enseignement, mais prière; elles représentent en quelque sorte la somme de prière extraite de la lecture.

Par la lecture, l'Esprit-Saint a ouvert l'âme de l'homme. C'est maintenant l'homme qui parle à Dieu, et Dieu lui répond. Ce commerce avec Dieu dans la prière, la liturgie le réalise dans une mesure surabon-

dante par la psalmodie. Les psaumes, en tant que prières inspirées, sont d'origine divine, et cela suffit à leur donner un caractère sacré que rien d'autre ne peut égaler. Mais l'élément humain, lui aussi, y trouve une inégalable profondeur du sentiment et une rare beauté de forme. L'adoration, la louange, la supplication ont trouvé pour tous les temps, dans ces chants de l'Écriture, une forme parfaite. Le Psautier est devenu le livre de prière de l'Église, dans lequel elle parle à Dieu, de même qu'elle nous parle dans les lectures. Nous récitons les psaumes en qualité de membres de l'Église, dans le Christ et avec lui. Les psaumes *Jubilate* et *Laudate* sont des *Eucharistia* — des actions de grâces. Les psaumes historiques figurent le destin de l'Église à travers ce siècle; les psaumes de lutte et de souffrance sont les prières de l'Église martyre. L'Église choisit pour l'office de nuit des psaumes qui expriment la lutte de la lumière contre les ténèbres; ceux de l'aube célèbrent la résurrection de la lumière : le Christ. Aux petites heures, réparties dans le cours de la journée, nous chantons les psaumes graduels, les cantiques dont, jadis, aux grandes solennités, les pèlerins faisaient retentir les routes qui les conduisaient à Jérusalem. Le Christ lui-même, au cours de ses pérégrinations, à la dernière Cène et jusque sur la croix, récitait les psaumes : l'Église fait de même dans sa liturgie, à la célébration de la Cène eucharistique, dans l'allégresse et la souffrance qui se succèdent au cours de l'année liturgique et de l'histoire.

La liturgie est service de Dieu; mais ce serait une erreur de croire qu'elle est, de ce fait, isolée de la vie extérieure. Celui qui la connaît sait qu'elle pénètre dans tous les domaines de la vie, qu'elle s'empare, pour ainsi dire, des fonctions vitales des fidèles pour les exhausser, les faire passer de la sphère terrestre dans la sphère surnaturelle. Mais avec le fleuve de vie que la liturgie fait couler dans tous les domaines humains, c'est aussi la parole divine de l'Écriture Sainte qui trouve accès dans toutes les sphères de la vie. C'est précisément grâce à la liturgie que l'Écriture Sainte est le Livre de vie des chrétiens. La parole de Dieu est, par elle-même, la vie. Dès notre baptême, nos oreilles ont été ouvertes à la parole

de Dieu : *Ephpheta*, ouvre-toi ! Nous avons été ainsi rendus capables de recevoir en nous la vie cachée dans la parole. Par son lien immédiat avec le mystère du Christ présent dans l'Église et dans la sainte eucharistie, la parole divine demeure pour nous une grâce continuelle qui nous apporte la vie.

*
**

Seul le Christ, dans la liturgie, nous rend dignes d'ouvrir l'Écriture Sainte : « *Dignus est Agnus aperire librum.* » Seul le Christ, l'Agneau du sacrifice eucharistique, nous révèle le sens le plus profond de l'Écriture. Il nous faut devenir, dans le mystère, des agneaux du sacrifice du Christ, afin que « sa parole soit un flambeau pour nos pieds et une lumière pour nos chemins » : « *lucerna pedibus meis Verbum tuum, et lumen semitis meis* » (Ps. cxviii, 105).

Chaque fois que la liturgie nous fait entendre l'Écriture, c'est une rencontre avec Dieu, avec le Logos, un contact avec l'Esprit-Saint. L'âme, alors, ne doit plus être qu'Église : tout entière attention, adoration, sacrifice.

La liturgie est une méthode incomparable, sublime, la seule méthode efficace pour vivre l'Écriture Sainte, pour rendre son contenu utilisable et fécond. Elle nous montre et nous donne l'Écriture par l'intérieur, directement, elle nous place en quelque sorte au centre même de sa formation, nous plonge dans la source de son inspiration, de sorte que nous n'abordons plus l'Écriture Sainte du dehors, avec nos dispositions particulières, personnelles, comme un lecteur quelconque, comme pourrait le faire un incroyant, mais dans une relation vivante, immédiate avec leur divin inspirateur. C'est ainsi que nous devenons capables d'en comprendre le sens, les connexions cachées et profondes, ou tout au moins d'en recevoir en nous l'effet ; car, comme dit saint Ambroise, il se dégage de la lecture de l'Évangile dans la liturgie une vertu particulière : « *Evangelium legitur, virtus exit de sermone coelesti*¹. »

1. *De Noe et arca*, XIX, 70 ; *P. L.*, t. 14, col. 395.

La liturgie nous fait vivre chaque jour tous les mystères du salut, simultanément, dans leur plénitude. Il nous faut nous contenter ici de brèves allusions. Mais celui qui assiste au sacrifice eucharistique le missel à la main, et qui se familiarise avec le Bréviaire, verra s'ouvrir devant ses yeux des richesses insoupçonnées de l'Écriture. Si les Pères de l'Église ont une telle admiration, et en même temps une telle familiarité avec les mots, les figures, les exemples de l'Écritures Sainte, y compris ceux de l'Ancien Testament, c'est que leur vie était nourrie du mystère. Là, l'homme tout entier, intérieur et extérieur, s'ouvre au rayonnement qui émane de la parole divine. Or celui qui reçoit en lui la lumière et la vie divine et qui en vit, ses actes et ses gestes ne peuvent être autre chose qu'un effet de la grâce divine.

L'Écriture Sainte, en tant que document de la révélation, est en même temps le livre de la grâce divine, qui nous montre comment la vie trinitaire de Dieu s'empare de l'humanité : dans son origine divine, dans le Père, plus encore dans l'Incarnation du Fils, et enfin dans toute sa plénitude, par l'Esprit-Saint. Cette histoire du salut se répète en chaque élu. La genèse, le développement et le perfectionnement de l'*homo christianus*, dont la liturgie pose le fondement et qu'elle ne cesse de régir, est un *compendium* vivant de l'Écriture Sainte.

ILDEPHONSE HERWEGEN, O. S. B.,
Abbé de Maria-Laach.

(Traduction d'AGNÈS LAMY.)